

## RÉSIGNATION.

Maintenant que Paris, ses pavés et ses marbres,  
Et sa brume et ses toits sont bien loin de mes yeux ;  
Maintenant que je suis sous les branches des arbres,  
Et que je puis songer à la beauté des cieux ;

Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure  
Je sors, pâle et vainqueur,  
Et que je sens la paix de la grande nature  
Qui m'entre dans le cœur ;

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes,  
Emu par ce superbe et tranquille horizon,  
Examiner en moi les vérités profondes  
Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon ;

Maintenant, ô mon Dieu ! que j'ai ce calme sombre  
De pouvoir désormais  
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre  
Elle dort pour jamais ;

Maintenant qu'attendri par ces divins spectacles,  
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté,  
Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,  
Je reprends ma raison devant l'immensité ;

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;  
Je vous porte, apaisé,  
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire  
Que vous avez brisé.

Je viens à vous, Seigneur ! confessant que vous êtes  
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !  
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,  
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme  
Ouvre le firmament,  
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme  
Est le commencement.

Je conviens à genoux que vous seul, père auguste,  
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;  
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste  
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive  
Par votre volonté.  
L'âme de deuils en deuils, l'homme de rive en rive  
Roule à l'éternité.

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses ;  
L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant.  
L'homme subit le joug sans connaître les causes.  
Tout ce qu'il voit est court, inutile et fuyant.

Vous faites revenir toujours la solitude  
Autour de tous ses pas.  
Vous n'avez pas voulu qu'il eût la certitude  
Ni la joie ici-bas !

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire.  
Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours,  
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure et dire :  
C'est ici ma maison, mon champ et mes amours !

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient ;  
Il vieillit sans soutiens.  
Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient ;  
J'en conviens, j'en conviens !

Le monde est sombre, ô Dieu ! L'immuable harmonie  
Se compose des pleurs aussi bien que des chants ;  
L'homme n'est qu'un atome en cette ombre infinie,  
Nuit où montent les bons, où tombent les méchants.

Je sais que vous avez bien autre chose à faire  
Que de nous plaindre tous,  
Et qu'un enfant qui meurt, désespoir de sa mère,  
Ne vous fait rien, à vous.

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue,  
Que l'oiseau perd sa plume, et la fleur, son parfum ;  
Que la création est une grande roue  
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un.

Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui  
Passent sous le ciel bleu ; [pleurent  
Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent ;  
Je le sais, ô mon Dieu !

Dans vos cieux, au-delà de la sphère des nues,  
Au fond de cet azur immobile et dormant,  
Peut-être faites-vous des choses inconnues  
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

Peut-être est-il utile à vos desseins sans nombre  
Que des êtres charmants  
S'en aillent, emportés par le tourbillon sombre  
Des noirs événements.

Nos destins ténébreux vont sous des lois immenses  
Que rien ne déconcerte et que rien n'attendrit.  
Vous ne pouvez avoir de subites clémences  
Qui dérangent le monde, ô Dieu, tranquille esprit !

Je vous supplie, ô Dieu ! de regarder mon âme,  
Et de considérer  
Qu'humble comme un enfant et doux comme une femme  
Je viens vous adorer !

Considérez encor que j'avais, dès l'aurore,  
Travaillé, combattu, pensé, marché, lutté,  
Expliquant la nature à l'homme qui l'ignore,  
Eclairant toute chose avec votre clarté ;

Que j'avais, affrontant la haine et la colère,  
Fait ma tâche ici-bas ;  
Que je ne pouvais pas m'attendre à ce salaire ;  
Que je ne pouvais pas

Prévoir que, vous aussi, sur ma tête qui ploie  
Vous appesantiriez votre bras triomphant,  
Et que, vous qui voyiez comme j'ai peu de joie,  
Vous me reprendriez si vite mon enfant !

Qu'une âme ainsi frappée à se plaindre est sujette ;  
Que j'ai pu blasphémer,  
Et vous jeter mes cris comme un enfant qui jette  
Une pierre à la mer !

Considérez qu'on doute, ô mon Dieu ! quand on souffre,  
Que l'œil qui pleure trop finit par s'aveugler,  
Qu'un être que son deuil plonge au plus noir du gouffre,  
Quand il ne vous voit plus, ne peut vous contempler,